Wissenschaftliche Beilage
zum Jahresbericht des Realgymnasiums zu Berlin-Lichterfelde.
Ostern 1914

Trois Mois en France.

Impressions de Voyage

par

Walther Waterstradt.

1914. Progr. Nr. 127.

9be
66

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

HT010543295

Landes- u. Stadt-Bibl.
Düsseldorf

44. g. 304

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Impressions de Voyage.

L'été de 1913 ne semblait pas propice pour un séjour en France. Une tension politique existait évidemment entre la France et l'Allemagne, et les journaux parlaient d'une certaine irritation nerveuse de nos voisins. Qu'il y eût dans leurs rapports quelque chose de vrai, c'était sûr. Les fâcheux incidents de Lunéville, de Nancy, l'affaire Collot, prouvaient bien que les sentiments germanophobes étaient loin de disparaître de l'autre côté des Vosges. Est-il étonnant que des amis m'aient prié de ne pas y aller cette année? Connaissant un peu le caractère français, je n'ai pourtant pas pu me décider à renoncer à ce projet si longtemps caressé, de passer quelques mois dans »la douce France«. Pour faire face à toute éventualité, je me suis muni d'un passeport, précaution presque superflue en temps ordinaire.

J'avais trois mois à ma disposition. L'élève, l'étudiant, bref, le novice, qui n'est pas encore assez familiarisé avec la langue, devrait chercher à vivre pendant un tel laps de temps uniquement dans une bonne pension. Pareille nécessité ne s'impose pas à un professeur. Je suppose qu'aujourd'hui tout professeur de langues vivantes a fait des études linguistiques dans le pays même dont il enseigne la langue. Quand il visite ce pays plus tard, il veut se retremper surtout dans la vie étrangère, étudier cette vie, autant que possible, dans toutes ses formes. Dans la sécurité de la pension, l'occasion manque. La vie n'y change pas beaucoup, au bout de deux ou trois semaines les situations se répètent. D'autre part, chercher des situations nouvelles et inattendues, avoir des relations avec des gens de toutes les classes, dans toutes les provinces, voilà qui exige une bonne présence d'esprit et une grande facilité dans l'art de manier la langue. Nos élèves sont, du reste, en droit d'attendre que leurs maîtres ne connaissent pas seulement la langue française, mais le pays, les régions qui servent de fond aux scènes de leurs lectures. On a beau dire que Paris c'est la France: les provinces n'en ont pas moins leur vie propre. S'il est indispensable de faire un long séjour dans la capitale, il est bien désirable de voir la Normandie, la Bretagne, la Gascogne, la Provence etc. M. Engwer, dans son excellent petit livre: Impressions de France, a donné l'exemple d'un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

emploi de temps digne d'être imité. C'est souvent sur la foi de cet homme expérimenté que j'ai fixé mon itinéraire. Je me suis donc proposé de rester un mois dans une pension de famille, et de faire, pendant les deux autres mois, le tour de la France, pour visiter des lieux qui ont joué un rôle dans l'historie, la civilisation et la littérature françaises.

La grande question, c'est de trouver une pension qui réponde à tous les besoins. La plupart des pensions de famille prennent autant de pensionnaires que possible, de sorte qu'on ne peut plus parler d'une vie de famille, et que l'étranger ne fait pas les progrès désirables. L'idéal, c'est d'être le seul pensionnaire d'une bonne famille. Mais, comme le Français n'aime pas à introduire l'étranger dans l'intimité de sa vie de famille, une telle occasion est rare. La chance pourtant me favorisa. M. Toutain, professeur au collège de Honfleur (Calvados), voulut bien me recevoir dans sa maison.

Un voyage dans nos transatlantiques confortables est à préférer au trajet en chemin de fer. Alors, je me suis embarqué, à Brême, à bord du paquebot Kaiser Wilhelm II., le 8 juillet. Le lendemain, dans la soirée, j'ai mis pied à terre, à Cherbourg. Comme il était trop tard pour continuer le voyage ce même jour, je suis resté là, profitant des quelques heures disponibles pour jeter un coup d'œil sur la ville et pour monter à la montagne du Roule. Elle est couronnée d'un fort, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la ville et le port militaire. La seconde escadre de cuirassés manœuvrait justement dans la rade. C'était un beau spectacle de voir, à la nuit tombante, les projecteurs de la flotte éclairer la mer et la côte. Cherbourg, comme tous ces ports militaires, n'intéresse pas le voyageur paisible. Aussi, après y avoir passé une nuit, ai-je continué mon voyage le lendemain matin, pour gagner ma destination, la ville de Honfleur, située à l'embouchure de la Seine.

En parcourant cette province de Normandie riche autant que célèbre, l'observateur peut saisir les grandes lignes de sa physionomie. Un peu accidenté, après Cherbourg, le pays devient bientôt plat. Il n'offre pas de grands effets, mais l'aspect est toujours agréable et pittoresque. L'œil se repose avec plaisir sur ces pâturages fertiles, où paissent de superbes chevaux, des bœufs et des moutons. Des haies, des lignes d'arbres, et des chemins creux marquent les limites des différentes propriétés. Des villages et de jolies fermes se détachent sur la verdure luxuriante. La forêt manque.

Dans les petites stations, des paysans montent dans le train: des hommes au regard scrutateur, où l'on peut deviner la vieille finesse normande, des femmes avec ces belles coiffes blanches dont la forme change presque de village en village. Ils n'ont pas à se plaindre, ces Normands. La nature s'occupe d'eux en vraie mère. Dans les grasses prairies, la richesse du sol, la merveilleuse irrigation naturelle par la pluie produit des herbages qui font de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'élevage du bétail une ressource très commode. La culture des arbres fruitiers est l'autre source de profit pour l'agriculteur.

La ligne passe à Bayeux. A Caen, une bifurcation va à la mer et longe la côte jusqu'à Trouville. Il y a un service d'autos régulier entre Trouville et Honfleur.

Joliment encadrée entre deux côtes, la ville avec ses maisons d'une hauteur respectable se groupe autour du vieux port. Jadis, ses marins jouissaient d'une bonne réputation à cause de leurs découvertes et fondations outre mer. Dans la guerre de Cent-Ans, Français et Anglais attachaient un assez grand prix à la possession de ce port important. Aujourd'hui, son rôle est tout au plus secondaire. La place se pique de compter parmi les stations balnéaires. J'avoue que c'est une prétention peu fondée, étant donnée la vase qui rend la plage presque impraticable. C'est que les masses limoneuses que dépose la Seine à son embouchure sont jetées par la mer précisément sur la côte de Honfleur. Ainsi, la mer recule toujours, tandis que la ville gagne du terrain, chose peu enviable pour une ville maritime et commerçante. Le vieux port, situé au bout de la ville, au moyen-âge, se trouve maintenant à l'intérieur, et même le port nouveau est complètement à sec, quand la mer est basse.

M. T., à Honfleur, un excellent homme d'une intelligence peu commune et d'une impartialité digne d'éloges, m'a tenu tout ce qu'il m'avait promis. Sa famille se composait de quatre personnes adultes. M. et Mme T. avaient une fille et un fils. Ce dernier, qui faisait son service militaire, à Paris, avait une permission de dix jours pendant le mois de juillet. Comme la loi des trois ans tenait, en France, tous les esprits en suspens, les relations que j'avais avec ce représentant de l'armée m'étaient d'un intérêt spécial. Je n'étais pas seulement le seul Allemand à Honfleur, j'étais, comme je l'ai dit, le seul pensionnaire dans la maison de M. T., qui était, par conséquent, toujours à ma disposition. A table, au café, dans de longues promenades, nous avons causé et discuté longuement, nous avons traité des questions linguistiques et scientifiques, et nous n'avons pas même reculé devant la politique. Professeur comme moi, il s'intéressait vivement à notre système d'éducation, tout en me démontrant les avantages et les inconvénients des écoles françaises, que je connaissais, du reste, par suite d'un séjour que j'avais fait, jadis, dans un lycée en qualité de lecteur allemand. Je recueillis bientôt le fruit des heures passées dans la compagnie de cet aimable homme, et je souhaite que mes collègues, en cherchant une pension d'été, aient la chance de tomber aussi bien que moi.

Il va sans dire que j'ai profité du beau temps qu'il faisait pour visiter les environs de Honfleur. Vis-à-vis de la ville, à ¾ d'heures en bateau, est situé le plus grand port de commerce que la France possède sur l'Atlantique. Le Havre surpasse même Bordeaux. La ville, toute moderne, est pauvre en monuments et en curiosités.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Tout l'intérêt est dans le port. C'est, en effet, un exemple respectable de l'art humain. François Ier a commencé à le creuser. La nature n'y est pour rien. D'énormes sommes sont mises dans le budget annuel pour approfondir et améliorer les bassins de ce Benjamin parmi les ports du pays. On s'efforce d'en faire un centre maritime de grande importance dans l'avenir, un rival de Hambourg. On se propose, p. e., de détourner de Hambourg le passage des émigrants russes en faveur du port français. Le nombre des émigrants s'embarquant annuellement au Havre monte déjà à 30 000. Le président actuel encourage ce développement autant que possible. Sa présence a rehaussé, cette année, l'éclat des grandes régates, qui doivent rivaliser avec les réunions nautiques de Kiel et de Cowes. Jusqu' alors M. Fallières avait refusé d'y aller, en disant aux députés du comité: »Mais, messieurs, le Président de la République n'est pas un commis - voyageur«. Maintenant, on a changé d'avis. On use de tous les moyens pour relever la réputation du port. Beaucoup de gens partagent aujourd'hui le sentiment de Michelet: »Qui n'a pas le cœur percé, en passant des falaises aux dunes, de nos côtes si languissantes à celles d'en face, qui sont si vivantes, de l'inertie de Cherbourg à la brûlante activité de Portsmouth?« Trop longtemps, la France s'est désintéressée de la mer. Elle commence à se rattraper.

Rouen, la capitale de la Normandie, n'est pas non plus loin de Honfleur. Ce n'est plus la ville aux vieilles rues que chantait Victor Hugo. Il faut aller au musée, pour voir, du moins en miniature, dans une vitrine, le marché et les quartiers voisins avec les maisons pittoresques qui faisaient autrefois l'admiration des artistes. Ce marché a la triste gloire d'avoir vu le bûcher de Jeanne d'Arc, la sainte qui, de nos jours, a son monument dans presque toutes les églises de la France. Les contours de la place sont complètement changés; elle est devenue moderne, rectangulaire. Une pierre marque l'endroit où se dressait le bûcher. Les rues obscures et tortueuses sont disparues, mais les splendides monuments religieux et profanes sont restés. Dans les magnifiques églises de Rouen j'ai vu les plus beaux vitraux que je connaisse. L'élégance gothique du Palais de Justice n'a pas sa pareille. Ces monuments d'architecture magistraux, éveillant le passé, les fantômes évanouis d'un temps illustre, font de la ville natale de Pierre et de Thomas Corneille, de Fontenelle et de Flaubert la plus intéressante ville moyenâgeuse de la France septentrionale. Si les vieilles rues ont disparu, remplacées par des rues droites et larges garnies de maisons monotones, il ne faut pas oublier que Rouen est une ville maritime — le flux et le reflux se font sentir jusque là — et que les besoins du commerce moderne ont exigé ces changements. Le commerce de Rouen est considérable, de même que son industrie. Les fameuses rouenneries lui garantissent le premier rang dans l'industrie cotonnière.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Caen possède des églises remarquables. La visite que j'ai pu faire à cette ville savante, fut, hélas, de trop courte durée.

A l'ouest de Honfleur se trouve la série des plages renommées du Calvados. C'est d'abord Villerville, dans un beau site au pied des falaises, un peu plus loin, Trouville, la plage favorite des Parisiens. On pourrait l'appeler un petit Paris transplanté au bord de la mer. Le snobisme préfère, du reste, Deauville, séparée de Trouville seulement par le petit fleuve, la Touques. Pour les bourses moyennes, ces deux villes élégantes et mondaines sont trop chères. Et, de plus, comment se refaire, dans ces endroits bruyants, où un plaisir chasse l'autre? Houlgate me paraît beaucoup plus distinguée. Sa plage sablonneuse rivalise aisément avec celle de Trouville, et combien plus beaux ses environs! De charmantes villas entourées de jardins ombrageux, des collines boisées, où, dans une riche végétation, on rencontre des fermes attrayantes, des promenades sauvages dans les rochers des falaises, tout cela compose un petit Eden. J'ai le meilleur souvenir de cette station ravissante. La mode s'est déclarée pour Trouville, mais Houlgate aura son jour. On y a érigé une colonne en mémoire de Guillaume le Conquérant, dont la flotte s'est rassemblée là pour aller à la conquête de l'Angleterre. Dans l'église de Dives sont inscrits les noms de ceux qui l'ont accompagné dans son expédition. Une jolie promenade conduit de Houlgate à Cabourg, la plus moderne de ces stations balnéaires, qui a un peu l'air des bains de mer anglais.

Quelques petites villes à l'intérieur du pays, situées en partie au milieu de pâturages, me complétaient le tableau sympathique de la Normandie.

En présence de ce pays riche et verdoyant, de ce grenier d'abondance, on conçoit que Français et Anglais se le soient disputé pendant des siècles. Ses fiers habitants connaissent leur prix, paraît-il. Quels beaux types, ces pêcheurs vigoureux aux figures hâlées et énergiques! Il faut voir les campagnards quand ils viennent à la ville sur toutes les routes, le jour du marché, ces paysans à la parole lente et nasillarde, prudents et mesurés dans leur conduite. Ils ont leurs défauts, il est vrai. Ils sont un peu méfiants, ils ont l'esprit chicaneur, on leur reproche même un certain manque de véracité et un énorme amour du gain. Le peuple ne se terre pas. Malgré leur économie, les Normands aiment les fêtes. Fêtes nationales et religieuses, concours de musique, sérénades aux flambeaux, pavoisement de la ville, on aime à s'en donner. Et jamais je n'ai vu la gaieté dégénérer en brutalité.

L'économie des habitants est une des raisons qui expliquent la densité médiocre de la population. Les familles avec beaucoup d'enfants sont très rares à la campagne. On ne veut pas morceler les propriétés. C'est l'éternel refrain: avec l'aisance la natalité diminue. Une autre raison plus grave explique encore la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dépopulation. Nulle part, je n'ai vu tant d'ivrognes qu'en Normandie. Partout on rencontre de ces individus, qui se promènent en monologuant et en gesticulant. On les laisse faire; il y en a même qui s'en amusent. Jl n' y a pourtant pas de quoi s'amuser. Le fléau de l'alcoolisme, qui sévit dans ce pays, produit une mortalité infantile effrayante.

C'est avec regret que j'ai dit adieu à Honfleur et à M. T., qui est devenu pour moi un véritable ami.

Je connaissais Paris par suite de plusieurs séjours plus ou moins longs, je n'ignorais pas, en outre, que les mois de juillet à octobre sont les moins propices pour une visite de la capitale. Il me paraissait, tout de même, impossible de passer 3 mois en France sans y aller du tout. Je lui sacrifiai donc 8 jours de mon temps précieux.

Que Paris soit »mort«, on ne peut pas le dire, même au mois d'août. Le même va-et-vient, le même fourmillement de piétons affairés, la même abondance d'étrangers, la même vie nocturne sur les grands boulevards, qu'en hiver. Mais il manque l'élégance qui s'étale dans cette saison. Tous les gens »qui se respectent« quittent la capitale au mois d'août pour aller au bord de la mer ou dans les montagnes. Les salles de concert sont fermées, les grands théâtres font relâche. Il y a bien quelques exceptions, d'autre part les théâtres des faubourgs jouent, mais leur visite ne se recommande pas, vu la chaleur étouffante qu'il fait. Dans cette saison, is faut se borner à compléter la connaissance de ce que Paris offre en monuments d'intérêt historique ou artistique. Il faut bien charger son programme journalier si l'on veut employer comme il faut le trop court espace de 8 jours, l'inestimable richesse des musées, des bâtiments publics, religieux et civils ne s'épuisant jamais. Que de regrets si vous perdez la moindre parcelle de ce peu de temps! Je n'ai pas réussi à assister à une séance de la Chambre des Députés. Une heure d'attente, au Palais de Justice, n'a pas suffi pour me donner accès à la salle, où se plaidait justement une grave affaire. J'ai été dédommagé en observant ceux qui attendaient avec moi: des flâneurs, en partie des gens des basfonds de la population. C'était du Richepin tout pur. L'inépuisable provision de leurs saillies et de leurs plaisanteries souvent malicieuses démontre ce que c'est que l'esprit parisien. On trouve partout de ces gens-là. Il se pressent, ils se bousculent, dès qu'il est arrivé un de ces accidents de la rue, qui ne sont pas rares à Paris. Leurs commentaires n'en finissent pas. En ce qui concerne les moyens de communication, il faut avouer que la ville a fait des progrès énormes dans les derniers 10 ans. Malheureusement, la sécurité du piéton n'est pas très grande.

Si je voulais m'étendre sur Paris, je devrais trop élargir le cadre de ce petit essai. Je peux y renoncer d'autant plus facilement que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'autres en ont donné des rapports détaillés et des indications qui ont trait spécialement aux besoins du philologue. Je n'ai qu'à citer, p. e., le livre de Rossmann, qui donne au novice des conseils très pratiques pour arranger sa vie à Paris, et pour pousser en avant ses études. Rossmann aussi est d'avis qu'il n'est pas agréable de trotter sur l'aphalte parisien chauffé par le soleil d'août. Donc, quand j'eus fini mon programme, qui comprenait St-Denis, St-Cloud et Versailles, je tournai le dos à la capitale avec la satisfaction d'avoir accompli une rude besogne.

Les 15 jours suivants étaient réservés pour la Bretagne. J'ai suivi, d'abord, la grande ligne de Paris à Brest. Le Mont Valérien m'envoie le dernier salut de la ville lumière. Le train passe à Versailles, au château de la Marquise de Rambouillet, à Maintenon, dont le château renferme des souvenirs précieux de l'influente amie de Louis XIV. Malheureusement, il ne se visite pas de juillet à octobre. Je me suis arrêté à Chartres pour admirer la belle cathédrale, marquée dans Bädeker de deux astérisques. C'était un dimanche. Entre deux trains, j'ai assisté à une messe et étudié, ensuite, toute la beauté gothique de ce bijou.

Arrivé, la même après-midi, à Vitré, me voilà en pays breton. Le premier aspect est séduisant. Dans le dédale de ces vieilles ruelles aux anciennes maisons vermoulues on croit revivre un autre âge. Passons ensuite la Vilaine garnie de saules, qui coule en dehors de la ville, à travers de riants jardins, montons la colline et regardons le panorama ravissant qu'offre la ville, avec le château et les anciennes fortifications dominant la vallée. C'est là qu'il faut s'asseoir pour jouir, dans le calme de la soirée de dimanche, de cette idylle provinciale. Je voudrais comparer cette petite ville à notre Rothenbourg, quoique la ville allemande soit plus belle et beaucoup plus propre. Saleté et pauvreté, telle est l'impression que le voyageur éprouve de la ville elle-même, et, cependant, le département d'Ille-et-Vilaine est un des plus fertiles de la Bretagne.

De Vitré il est facile de se rendre au Mont-St-Michel. Il ne m'a pas été donné de voir »la merveille de l'Occident« à l'époque de la marée haute. Mon admiration n'en fut pas moins grande. De loin l'immensité des sables sillonnés et ridés par la mer fait l'effet de l'océan lui-même. On a l'avantage de faire à pied le tour du rocher, qui porte la ville et la pyramide du château et de l'église. Il n'y a pas de paroles qui puissent dépeindre la beauté unique et imposante de cet endroit. J'en connaissais beaucoup de gravures, j'avais vu, au Musée de Rouen, un bon modèle de plus de 3 mètres de hauteur représentant tout l'îlot: la réalité surpasse tout ce qu'on attend. Les légendes du pays, attribuant la construction de l'abbaye-forteresse à des êtres surnaturels, font deviner suffisamment l'impression qu'elle produit sur le visiteur.

Une porte à mâchicoulis donne entrée dans la ville. Une seule

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rue étroite monte en colimaçon autour du cône. Par des escaliers en rampe, on gagne l'abbaye. Impossible de décrire en détail l'élégance fine de ces salles, de ces galeries, de ces voûtes ogivales, de ces flèches. On dirait une cité fantastique émergée des flots. De la plate-forme, l'œil se grise de la vue sur la large baie de Saint-Michel, formée par la côte normande, à droite, et la côte bretonne, à gauche. Mais descendez dans les prisons: le château vous montrera sa face lugubre. En voyant ces oubliettes et ces cages taillées dans le roc, on n'est pas surpris d'entendre le nom de Louis XI.

J'ai passé une nuit au Mont, dans la maison renommée de Mme Poulard, qui s'est retirée des affaires, mais dont les enfants ont soin de préserver la réputation des hôtels. Je me suis assuré de mes propres yeux que les fameux procédés de cuisine sont toujours les mêmes. Le cuisinier m'a initié à ses secrets. »Monsieur«, m'a-t-il dit, »depuis 30 ans je fais les omelettes comme vous le voyez. Madame s'est retirée millionnaire, tandis que moi . . . .« J'ai compris et j'ai fait le nécessaire.

A la table d'hôte, la société était très agréable et fort animée. Il n'y avait là que des Français. Les grandes vacances finies, en Allemagne, la chance de trouver des compatriotes n'était pas grande, et, en effet, je n'ai pas eu, en poursuivant mon voyage, que deux fois l'occasion de rencontrer des Allemands, ce dont j'étais ravi, vu le but de mon séjour en France. Par contre, j'avais presque toujours des compagnons français dans mes excursions. On ne se connaissait pas, mais, ayant les mêmes intérêts, on se liait pour des heures et même pour des jours. C'étaient des gens instruits et aimables.

Celui qui s'approche, par un radieux soleil d'été, du vieux nid de corsaires, St-Malo, ne partagera pas l'opinion de Marryat, qui appelle ce port le plus sale et le plus mesquin de la Manche. Son site et son aspect du côté de l'eau nous lui font pardonner ce qu'il nous réserve à l'intérieur. L'embouchure de la Rance présente bien l'aspect caractéristique de toute la côte bretonne. Qu'on prenne une carte de France; on verra que cette côte ne ressemble point aux autres. En Normandie, en Gascogne, sur la Méditerranée, elles sont droites ou arrondies. La côte bretonne est dentelée, déchirée; des bras de mer pénètrent dans l'intérieur; partout il y a des caps, des pointes, des îlots. Une promenade sur les remparts de la ville offre les plus belles vues qu'on puisse imaginer sur le golfe semé de rochers et de récifs, sur la Rance, et sur Dinard. Chateaubriand désira avoir son tombeau dans une des îles en face de St-Malo. J'ai visité ce tombeau solitaire. La solitude en était troublée par un véritable pèlerinage de baigneurs qui y faisaient leur promenade de matin.

Certes, vous trouvez la ville de St-Malo laide et sale, quand vous allez à Dinard. Rappelons-nous, cependant, que Dinard est la station la plus pittoresque, la plus délicieuse et la plus propre de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

toute la Bretagne. Pendant le trajet, on peut jeter quelques coups d'œil sur l'embouchure de cette Rance, espèce de fiord, qui s'étend jusqu'à Dinan, à 28 km de St-Malo. Un service de vapeurs a été établi entre les deux villes. Au bout du »fiord«, un viaduc grandiose de 40 m de hauteur joint les rives de la Rance.

A Dinan, j'ai pris le train pour gagner Guingamp. La contrée qu'on parcourt est encore relativement fertile. Mais on voit que la terre végétale est peu épaisse. Cela se constate aux endroits où la voie coupe à travers des plis de terrain. Ce n'est que granit couvert d'une mince couche de terre. Dès qu'on a regagné la grande ligne, à Lamballe, les trains sont bondés de matelots. Cela augmente encore, à mesure qu'on s'approche de Brest. Nous sommes dans le pays des marins.

Guingamp ne m'a pas retenu longtemps. Le train pour Paimpol suit la belle vallée du Trieux, traversant le fleuve plusieurs fois. La matinée était brillante, et je respirais à pleins poumons la fraîcheur calmante du paysage. La présence de l'océan se sent déjà de loin. Couchées dans la vase, les jolies barques des pêcheurs attendent la mer, qui remonte le fleuve à plusieurs lieues. La ville de Paimpol, située à l'extrémité d'un golfe, n'a rien de curieux par elle-même. Elle mérite d'être vue pour des souvenirs littéraires. Pierre Loti y possède une maison. Ceux qui ont lu »Pêcheur d'Islande« et »Mon frère Yves«, et qui connaissent la tendresse profonde, avec laquelle ce romancier a dépeint cette côte et ses habitants, comprendront l'attendrissement que j'ai éprouvé en parcourant la région.

A gauche, sur la petite montagne boisée de Kerroc'h, s'élève la statue de la Vierge Etoile-de-la-Mer, saluée par les matelots, au départ, après la grande procession et la bénédiction des bateaux, au printemps. Le port est encore vide. Dans 15 jours, me dit un vieillard, les premiers Islandais reviendront. Avec eux, la joie fera son entrée au pays. J'ai cherché les traces de Yann et de Gaud, en flânant par les landes tristes, parmi les ajoncs et les pierres, j'ai suivi les sentiers qui conduisent de Paimpol à Ploubazlanec et à Pors Even, je suis entré dans la petite chapelle des naufragés, où Gaud et Fante Floury, la femme du second de la »Léopoldine«, dirent leurs prières ardentes à la Vierge. Sous le porche de la chapelle, une plaque entre toutes a attiré mon attention. Elle porte l'inscription que voici:

»En mémoire de François Floury, capitaine
à bord de la Léopoldine, perdu en Islande du
1er au 3 avril 1877 avec 22 hommes formant
son équipage. d, c, d à l'âge de 38 ans.
Qu'ils reposent en paix«.

Un charme mélancolique se répand sur tout le pays. Les croix, les statues de la Vierge, les chapelles le long de la côte témoignent que les habitants s'en remettent entièrement à la protection divine. Les cimetières et le grand nombre des plaques funéraires nous disent

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tout ce qu'a de tragique ce métier de morutier. Chacun part avec l'espoir de revenir plus riche. Le marin gagne de 800 à 1000 francs à la grande pêche, pendant l'été. C'est une jolie fortune pour ces pauvres gens. Mais, en hiver, le travail manque, et puis, les armateurs des navires sont bien souvent des propriétaires de cabarets, qui tiennent à ce que les matelots y dépensent l'argent gagné.

Plus encore que l'embouchure de la Rance, la baie de Paimpol est semée de récifs et d'îlots, où les vagues se brisent, où l'on sent la houle qu'il fait au large. Vis-à-vis de l'extrême pointe du territoire de Ploubazlanec se dresse l'île de Bréhat. J'y ai passé quelques heures, en m'abandonnant à la contemplation de la côte avec ses chaumières éparses, avec sa végétation maigre, avec son ciel gris et balayé par le vent. Dans les champs, quelques soldats faisaient la récolte. Puisque les hommes valides sont à la pêche, la main-d'œuvre manque. En général, ce sont les femmes qui s'occupent de l'agriculture, sur les côtes.

Le lendemain, c'était la fête de l'Assomption. J'avais l'intention d'assister à la messe. Bien que je me sois rendu à l'église de très bonne heure, je n'ai pu obtenir une place. Dans les couloirs, devant les portes même, une foule de gens, assis et debout. Il y avait des vieillards, mais les coiffes blanches des femmes dominaient. Leur recueillement n'était pas trop intense, elles regardaient les autres, quelques-unes, surtout les jeunes filles, échangeaient leurs avis sur les étrangers. La religiosité bretonne est une chose à part, elle tient du fanatisme et de la superstition. N'étaient-ce pas des Bretons, qui flagellaient le saint qui n'avait pas exaucé les prières des fidèles?

L'après-midi, j'arrivais juste à temps, à Morlaix, pour voir la grande procession, qui, sortant de la cathédrale, faisait lentement le tour de la ville. Abstraction faite des coiffes de femmes et des chapeaux aux larges bords ornés de rubans que portaient les hommes, je n'y ai plus rien découvert du costume national. Le jour suivant, jour de marché, je l'ai également cherché en vain.

Deux torpilleurs étaient mouillés au petit port. Je demandai à la sentinelle, si je pouvais visiter l'intérieur. Sur sa réponse affirmative, je lui fis remarquer que j'étais Allemand, même Prussien. »Mais ça ne fait rien, monsieur, entrez toujours«, dit-il. Les gens à bord, tous des Bretons, m'ont tout expliqué et ont répondu à toutes mes questions. Leur politesse et leur amabilité m'ont fort impressionné. Le navire, il est vrai, était d'un très vieux type.

»N'allez pas à Brest, monsieur. C'est un sale pays. Rien à voir. Pays des révolutionnaires«. C'était sur ces mots décourageants qu'un monsieur, avec qui j'avais passé une heure dans un café de Morlaix, avait pris congé de moi. J'y suis allé tout de même, et j'ai constaté qu'il a raison. La population, un pêle-mêle d'un peu partout, a ce caractère peu engageant qu'on trouve souvent dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les centres industriels. La rade splendide était constellée de vaisseaux de guerre: toute une escadre de cuirassés — le »Jean Bart«, le navire le plus moderne de la flotte, en était, — des croiseurs, des torpilleurs, des contre-torpilleurs. La grande attraction de la ville, c'est le port militaire. On n'en voit que les parties extérieures. Pour voir l'intérieur, il faut un permis spécial du ministre de la marine. Il n'y a que la marine qui compte, à Brest. Je m'en suis aperçu le dimanche soir, à l'heure où toutes les rues étaient pleines de matelots plus ou moins ivres. La ville est laide et d'aspect peu engageant. Mais visitez les environs!

Ce même dimanche, l'après-midi, j'ai fait une excursion à Plougastel. C'est le village type de la Bretagne bretonnante. Après le service, à l'église, j'eus une bonne occasion d'examiner à loisir les costumes de fête des habitants, qui stationnaient, par groupes, dans les rues et devant l'église. La culotte plissée ne se portait plus, mais j'ai vu en abondance ces costumes qui ne se voient, en général, que sur des tableaux ou au Musée de Quimper. Race, mœurs et costumes ont été soigneusement conservés par les Plougastelais. Celui qui veut en avoir une idée, doit aller dans leur village. Le luxe qu'ils affichent dans leurs vêtements est dû à la certaine aisance dont ils jouissent. Les jeunes gens portent des boutons d'argent à leurs vestes, et, il n'est pas rare que la toilette de la mariée, toute de soie et de velours, brodée à la main, de fil d'or, ait une valeur de 1000 à 1200 francs. Les touristes français, qui étaient venus avec moi à Plougastel, y photographiaient donc à cœur-joie. J'avais l'impression qu'ils ne regardaient pas ces gens-là comme leurs compatriotes, mais comme de vraies curiosités.

Dans le vieux cimetière, à côté de l'église, se trouve un de ces calvaires si communs en Bretagne. Celui-là est le plus curieux de tous par l'immense nombre des statuettes qui l'ornent. Il y en a plus de deux cents, représentant la foule qui assiste au supplice de Jésus-Christ.

Une belle route, à travers les rochers ruiniformes, me conduisit au petit port du Passage, d'où le bateau me ramena à Brest.

Personne ne doit omettre d'aller à Morgat et à Camaret. L'aspect de cette côte est très remarquable. La mer a creusé des trous et des grottes dans le granit, ou a détaché, par son rude travail, des îles de la terre ferme. Une jolie plage et la végétation adoucissent un peu l'aspect sauvage du tableau. L'endroit est protégé contre la rage extrême de l'océan.

Enfermé entre les deux baies de Douarnenez et d'Audierne, un promontoire granitique, exposé à la fureur de tous les éléments, s'avance profondément dans l'Atlantique. C'est la Pointe du Raz. La terre y finit, la mer y règne en maîtresse absolue.

La baie de Douarnenez traversée en bateau, on gagne le petit port du même nom. Il doit son importance à la pêche de la sardine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une ligne secondaire joint le port à celui d'Audierne. Là, il y a des voitures pour la Pointe.

Il faut avoir vu le promontoire pour se figurer la sauvagerie grandiose d'une contrée invraisemblablement triste et désolée. Quelques villages misérables composés de masures délabrées bordent la route. Ça et là, une chèvre ou de petites vaches maigres, qui paissent des cailloux. Le paysage se dénude de plus en plus, à mesure qu'on avance. Plus d'arbres. Et pour vous enlever le dernier doute sur la pauvreté effrayante de la population, des escortes d'une vingtaine d'enfants vêtus de haillons accompagnent la voiture de village en village. Ils chantent des chansons bretonnes en vous tendant la main ouverte. La mendicité est terrible dans le Finistère.

Quand on approche de la Pointe, l'océan s'annonce par des secousses qui font trembler le roc. Les guides nous attendent à Leskoff. Ils nous montrent les localités, qui nous inspirent l'effroi par leurs seuls noms, tel l'Enfer de Plogoff, ou la Baie des Trépassés. La côte du Finistère est »le cimetière des navires«. Chaque hiver, plus de 60 embarcations s'y perdent. »La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre. Naguère encore, dès que la mer leur jetait un pauvre vaisseau, ils couraient à la côte, hommes, femmes et enfants; ils tombaient sur cette curée. On assure qu'ils n'attendaient pas toujours le naufrage!« (Michelet) Je veux bien le croire, rien qu'à voir les procédés barbares des gens qui pêchent à la ligne: ayant pris un poisson, ils coupent un morceau de viande de ses flancs pour l'employer comme nouvelle amorce. Après, ils le jettent par terre; il est de meilleur goût, quand il meurt lentement!

J'ai grimpé, par un sentier vertigineux, jusqu'à l'extrémité même de la Pointe. Quatre phares avertissent les marins des dangers qu'ils courent dans ces parages. Le ciel était clair, mais les lames léchaient le roc et les récifs à une hauteur respectable. Qu'est-ce donc, quand le vent dégénère en tempête! Ce lieu abandonné est, d'après la légende, le rendez-vous des âmes en peine. La superstition règne là en souveraine maîtresse. Nul pêcheur n'admettrait une femme à bord, parce que cela porte malheur. Je pense à cette jeune fille, dont Coppée nous raconte l'histoire. Surprise par la marée, elle s'attache à un rocher par ses cheveux, pour être trouvée plus tard et mise en terre sainte, autrement son âme resterait en peine. Une fois par an, les âmes de ceux qui se sont suicidés par amour, se rencontrent dans la Baie des Trépassés. Alors les pêcheurs entendent leurs voix et leur longs gémissements. Ils en entendent toujours, quand le vent siffle: ce sont les ombres des naufragés qui demandent la sépulture. Sous les vagues, le pêcheur reconnaît les ruines de cités englouties par l'océan. Tristesse, mélancolie, mort tout autour.

Le Morbihan est le dernier département de la Bretagne

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bretonnante. Il est le sanctuaire d'un monde préhistorique. On y va en passant par Quimper, ancienne cipitale de la Cornouaille (Cornu Galliae?). C'est une ville propre dans un beau site. Pour un jour, j'ai été rendu à la civilisation. Sans m'arrêter à Lorient, un autre Brest, ni à Auray, je suis allé directement à Carnac. Là se trouvent les célèbres monuments mégalithiques, dont l'usage n'est pas encore bien expliqué. Des menhirs, des dolmens se rencontrent bien souvent, en Bretagne, mais jamais en aussi grand nombre qu'à Carnac. Les alignements comprenant environ 1500 de ces pierres non taillées sont uniques. Quelques-unes atteignent une hauteur de 5 m. Pour avoir une idée de l'ensemble, il faut monter au Mont St-Michel, ancien »galgal«*) couronné d'une chapelle. Un pays plat, stérile et mélancolique s'étend devant vous, parsemé, ça et là, de longues lignes parallèles de pierres debout. L'aspect est étrange plutôt qu'impressionnant. Des enfants en lambeaux se présentent par douzaines pour vous conduire aux différents groupes de menhirs. Un guide est absolument superflu, mais néanmoins j'en prends un, et je traverse avec lui les landes couvertes de bruyères, de genêts et d'ajoncs. En marchant, le gamin me débite d'une voix monotone des phrases apprises par cœur sur la signification des pierres. Lui sait ce que l'archéologue ne sait pas.

Ayant confié mes bagages à une voiture, j'ai pris le tram de Carnac à la Trinité, et j'ai fait à pied les 9 km jusqu'à Loc Maria Ker. La promenade est intéressante. J'ai l'occasion de voir des marais salants, et surtout des parcs aux huîtres. Ils donnent du travail à beaucoup de gens, qui renoncent à la pêche, parce que l'élevage des huîtres rapporte davantage. Des dolmens**) très remarquables — vastes tombeaux préhistoriques — sont à voir à droite et à gauche de la route.

Dans le Morbihan, même mendicité que dans le Finistère. On croirait être en Italie plutôt qu'en France. Quelquefois des adultes mêmes demandent l'aumône. Mais en général, ce sont des enfants. Ils ne manquent pas, en Bretagne. Sur ce point, comme sur bien d'autres, elle est l'antipode de la Normandie. La natalité y augmente en raison directe de la pauvreté. Tandis que, en Normandie, de 1901 à 1906, le Calvados a perdu 6750 habitants, l' Orne même 10 960, le Morbihan a augmenté de 9680, le Finistère de 23 090! Ils connaissent la famine et la misère, eux. »La France«, dit M. Engwer, »fait pour les Bretons ce que nous faisons pour les Polonais: on les envoie se décrasser et apprendre le français dans les garnisons du centre». C'est déjà quelque chose de gagné que de vaincre la saleté, l'ignorance et la superstition. Mais est-ce assez? On laisse à la charité privée le soin de protéger le pays de la faim. La pauvreté et l'état misérable de la province me semble être un vivant repoche à l'adresse de la grande patrie si riche et si gaie. Pour améliorer leur

*) Tumulus de terre et de cailloux, qui renferme une crypte.

**) Ce sont de larges pierres disposées comme des tables sur des blocs qui les soutiennent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

triste situation, les jeunes gens s'engagent dans la marine de guerre. En France, on recrute pour la marine. Les Bretons, cependant, sont tous des volontaires. La pêche en a fait des marins habiles; ils passent pour les meilleurs. Leur nombre est tellement grand que les officiers doivent savoir la langue celtique pour se faire comprendre. Souvent mariés et pères de famille, ces braves matelots doivent servir pendant 25 ans pour avoir droit à une retraite! S'il est exact, à ce qu'on m'a dit, que les $^4/_5$ des équipages de la flotte sont fournis par la Bretagne, le gouvernement devrait une reconnaissance profonde à ce pays. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître que la population foncièrement conservatrice et hostile à toute idée de changement, rend très difficile toute tentative d'amélioration. De toutes les provinces de la France, c'est la Bretagne qui a la physionomie la plus originale et les plus vieilles traditions. Elle ne veut pas les oublier. Rappelons-nous qu'elle était tout à fait indépendante du IVe au IXe siècle, et que ce n'est qu'au XVIe siècle, après la mort d'Anne de Bretagne, vénérée dans le pays comme »la bonne duchesse Anne«, que l'historie du duché se confond avec l'histoire de France. La civilisation française s'y infiltre, mais très lentement. Voilà ce qui mérite d'être remarqué, ne nous fait-on pas quelquefois le reproche de n'avoir pas encore pu, au bout de 40 ans, nous assimiler les Alsaciens?

Fatigué de ces tableaux souvent monotones, toujours mélancoliques, il m'a tardé de voir des paysages plus riants. J'ai passé le »Morbihan« en bateau, puis j'ai gagné Vannes, d'où je suis parti, le lendemain, pour Nantes. Après une courte visite de cette ville bien française, quoique appartenant à la Bretagne, j'ai quitté la vieille province »à la figure touchante de grand' mère«, et je me suis dirigé vers la Touraine, le jardin de la France, selon le mot d'Alfred de Vigny.

Quel changement de paysage! La terre s'anime, une végétation luxuriante éclate des deux côtés de la Loire, qui roule ses flots jaunes et lents dans un vaste lit. Nous accompagnons le fleuve large et majestueux. Les bateaux sont rares, et encore doivent-ils avoir un faible tirant d'eau, parce que le lit est fort ensablé. Entre Angers et Saumur, une digue de 60 km de longueur protège le pays des terribles inondations auxquelles il était jadis exposé. Le train traverse de vastes étendues de pays plantées de vignes. Les crus fournissent des vins champagnisants très goûtés, surtout à l'étranger. Saumur aura, sous peu, un musée qui n'existe nulle part ailleurs: le musée du cheval. L'idée est bonne dans un pays où l'automobilisme a pris un tel essor.

Si, d'une part, cette agréable contrée étale ce que la nature a de plus riche, elle est pleine, de l'autre, d'innombrables souvenirs historiques. Des châteaux magnifiques sont semés avec profusion dans le paysage.Voilà celui de Langeais, où fut célébré le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, et à quelques kilomètres

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus loin, à Cinq-Mars, les ruines du château féodal, rasé après l'exécution du favori de Louis XIII, puis c'est le château fort de Luynes, avec le joli village à ses pieds, enfin, tout près de Tours, les restes de Plessis-lès-Tours, construit par le fameux Louis XI, qui y enfermait les victimes de sa politique. Plus cruel et plus rusé que jamais, vers la fin de sa vie, il s'y était retiré comme une araignée dans sa toile.

Tours est une des plus belles villes de la France. Excepté les églises, la plupart des bâtiments publics sont de nouvelle date. Mais il y a un vieux quartier. Il nous prouve que Tours a connu la splendeur des capitales. Les riches hôtels des patriciens et des courtisans du XVe et XVIe siècles aimaient à afficher un luxe raffiné dans leur architecture. Je n'ai qu'à citer l'Hôtel Gouin, donné à Dunois, le Bâtard d'Orléans, par Charles VII, ou la maison de Jehan de Galland, courtisan de Louis XI.

Je suis monté sur une des tours de la vieille cathédrale. De là-haut, la Loire apparaît dans toute sa magnificence. Des ponts gracieux joignent les deux rives, des îles verdoyantes se succèdent dans l'étendue des eaux. Dans le lointain, l'œil ne rencontre pas de bornes: les plus belles campagnes déroulent leurs trésors à perte de vue, tandis qu'une mer de toits s'étend aux pieds du spectateur. Si le touriste veut être renseigné sur la vie tourangelle, sur les mœurs et les coutumes du pays, qu'il fasse ses promenades en compagnie d'Honoré de Balzac, qui a immortalisé sa petite patrie dans ses Scènes de la Vie de Province, qu'il lise les descriptions d'Alfred de Vigny ou de Paul-Louis-Courier.

Les rois aimaient le pays; la retraite de Charles VII à Tours, celle de son fils et successeur Louis XI, et celles de Henri III et Henri IV pendant les troubles, le prouvent assez. Ils chérissaient la province, parce que les Tourangeaux étaient très fidèles à leurs monarques, et que la beauté du ciel, la fécondité de la terre et la douceur du climat en faisaient un véritable pays de plaisance. Amboise, Blois, Loches, pour ne citer que quelques-unes des plus réputées parmi les autres villes, ont eu leur résidence princière. L'atmosphère tourangelle est imprégnée de souvenirs du passé.

Toute une période de l'histoire de France s'évoque à la vue du superbe château d'Amboise. Il a vu Charles VIII, Louis XII et François Ier, les Guises, Catherine de Médicis et Marie Stuart. Léonard de Vinci, appelé par François Ier, avait une maison en ville. On a trouvé, tout récemment, que c'est lui, et non pas Pierre Nepveu, qui a fait les plans et esquisses du célèbre château de Chambord, près de Blois. C'est à Amboise que se termina le drame terrible de la conjuration des huguenots contre les Guises. En présence de toute la cour, plus de 1000 membres de la noblesse furent massacrés au château et leurs corps pendus au long balcon de la façade. Le guide vous gâte un peu le plaisir en insistant précisément sur ces horribles scènes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Perchée sur une colline et dominant la ville, comme le palais royal d'Amboise, la résidence des derniers Valois, à Blois, se présente comme un chef-d'œuvre de la Renaissance. Là aussi se sont passées des choses affreuses. Dans une prison de la tour du Moulin fut assassiné le cardinal de Guise. Puis le guide décrit religieusement, avec tous les détails, comment fut tué Henri de Guise, dit le Balafré, l'instigateur de la Saint-Barthélémy. Dans cette salle, il reçut les premiers coups, là, il fut achevé, et alors le roi Henri III, caché derrière un rideau et observant sa victime, accourut et lui donna un coup de pied dans la figure, en s'écriant: »Qu'il est grand! Plus grand encore mort que vivant!« Certes, les gens de la Renaissance étaient d'une autre trempe dans leurs haines et leurs passions, dans leur manque de scrupules, que les enfants du XXe siècle, mais le récit de ces cruautés inhumaines écœure le visiteur. Dégoûté, il quitte le château pour goûter la beauté du paysage où coule la molle et paresseuse Loire.

Alfred de Vigny n'a jamais revu sa ville natale de Loches, qu'il quitta tout jeune. Quelle admiration n'eût-il pas ressentie à voir le décor charmant de cette place baignée par la rivière de l'Indre! Entouré du tendre feuillage des jardins se dresse le château, habité jadis par Charles VII et Agnes Sorel, la »Dame de Beauté«, qui, de toutes les favorites des rois de France, a rendu les plus grands services à sa patrie. L'hypocrisie de la postérité n'en a pas moins osé éloigner son tombeau de l'église du château, la révolution a même enlevé ses restes. Ce fut Louis XI, le premier »roi très-chrétien«, qui »perfectionna« les prisons dans le soubassement du donjon menaçant. On montre encore les sinistres cachots grillés où furent enfermés autrefois Philippe de Commynes et tant d'autres malheureux. Beaucoup de ces trous humides, où le jour n'entre pas, portent des inscriptions. Résignation, désespoir, philosophie, douleur, ironie, il se trouve de tout. »Entres Messieurs, chez le roi, nostre mestre!« voilà l'invitation amère qui se trouve à la porte d'un couloir souterrain. A voir, là et ailleurs, les vestiges du despotisme français, on comprend plus aisément, comment les haines longtemps accumulées finirent par éclater, pendant la Révolution.

Heureusement, les empreintes qu'y ont laissées les séjours des rois ne sont pas toutes si rudes et émouvantes, il y en a aussi de gracieuses et de plaisantes. En harmonie avec la belle nature, elles nous font oublier les autres. J'aime ce petit paradis de Touraine et je comprends les sentiments qu'éprouvent ses enfants à l'étranger. Jules Lemaître a exprimé sa nostalgie dans un beau poème dédié à son pays:

Jardin de l'occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois.

* * *

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Plus de 7 semaines s'étaient écoulées. Le reste de mon temps était réservé pour le midi. Je connaissais le massif central de l'Auvergne par suite d'un séjour de plusieurs mois que j'y avais fait il y a quelques années. Malgré les invitations réitérées de quelques amis là-bas, je dus donc renoncer à les revoir en considération du temps restreint dont je disposais et de l'obligation où j'étais de diriger mes pas surtout vers les parties que je ne connaissais pas encore.

L'express de la ligne d'Orléans m'emporta, en 6 heures, des bords de la Loire aux bords de la Garonne. De Tours à Angoulême, la région qu'on parcourt n'a pas de physionomie distincte. A partir d'Angoulême, cependant, le pays change d'aspect: il prend un caractère méridional. On remarque surtout qu'on est entré dans le pays du vin, toutes les terres étant revêtues de vignes. Le train passe à travers un océan de verdure qui se perd à l'horizon.

J'avais 5 jours à consacrer à Bordeaux, Une indisposition, qui me força même à consulter un médecin, m'empêcha de les employer selon mes désirs. La chaleur étouffante qui régnait en même temps me fit perdre d'autres heures précieuses. Ainsi j'ai négligé certaines choses que je m'étais proposé d'étudier. J'ai pourtant assez vu pour avoir gagné de cette ville une excellente impression.

Oui, elle est d'une beauté extraordinaire. Les quais chargés de monuments et de palais, les allées et les larges cours bordés de maisons imposantes, la fameuse place des Quinconces, où s'élèvent la colonne des Girondins et les statues colossales de Montaigne et de Montesquieu, offrent un aspect grandiose. La ville a vraiment l'air d'une capitale: c'est le Paris du Midi! La Bourse, la Douane, surtout le Grand-Théâtre sont des bâtiments splendides. Les souvenirs de l'époque romaine sont rares. Mais de toutes les autres périodes il y a des monuments fort remarquables. Une curiosité unique, c'est la crypte du clocher de l'église St-Michel. Une cinquantaine de momies conservées avec les vêtements par la terre calcaire du cimetière paroissial ont été placées debout le long des murs. Dans ce caveau sombre, éclairé seulement par une bougie, le visiteur se trouve en face de représentants du XVe siècle.

Les deux rives de la Garonne, large d'une demi-lieue, à Bordeaux, sont jointes par un superbe pont de pierre de dix-sept arches. De ce pont vous voyez bien la ville qui suit la courbe gracieuse du fleuve, animé par un incessant mouvement de navigation. Le fleuve, c'est le port. Tout au rebours du Havre, où l'art et la patience de l'homme ont tout fait, le port de Bordeaux est dû à la bienfaisance de la nature. L'homme n'a fait que s'y établir. Ce port, comme importance, vient après Marseille et le Havre. C'est le vin qui est la base même de son commerce. »Quand le vin va, tout va!« Il est agréable de se mêler à la foule des ouvriers qui travaillent le long des quais. Au cours d'une de ces promenades, j'eus le plaisir

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de voir flotter, pour la première fois en France, notre pavillon allemand. C'était à bord d'un vapeur d'Emden, qui faisait escale à Bordeaux. Quel charme d'entendre tout à coup les sons de la langue maternelle!

Pour ce qui est de la langue française, la différence qu'il y a entre le nord et le sud se fait bien sentir. Moi, qui venais de la Touraine, où l'on parle un français très pur, sans accent, sans précipitation comme sans lenteur, je m'en aperçus d'autant plus facilement.

Et le peuple donc! Pas de rapports réels entre les gens du nord et les habitants du grand bassin du Midi. Il suffit de regarder la physionomie bien caractérisée des Bordelais, leur allure hardie et vive, d'entendre l'accent sonore de leur parole brusque pour constater le contraste énorme qui existe entre les deux types français. Les Bretons mélancoliques et les Gascons bavards, agiles, toujours en mouvement, sont comme des antipodes.

Quand on quitte l'heureuse vallée de la Garonne, on entre dans une région qui rappelle un peu la monotonie de la Bretagne. Le train traverse de vastes plaines couvertes de fougères: les Landes. Le pays triste avec ses étangs et ses dunes, dont la marche envahissante est maintenant arrêtée par les plantations de Brémontier, ne présente guère d'attrait pour le voyageur. Je me suis hâté de parcourir ce désert marécageux pour gagner l'embouchure de l'Adour.

A Bayonne, je suis déjà au pays des Basques. Il n'est pas difficile de les distinguer des Français. La souplesse des hommes coiffés du béret, la vivacité et la grâce des jeunes filles, qui tiennent un peu de l'Indienne, les font reconnaître sans qu'ils ouvrent la bouche. Ils ont conservé leur langue et leurs traditions, mais ils renoncent au costume national, les femmes surtout s'habillent selon le goût du jour. Bayonne, joliment située entre les Pyrénées et la mer, est une ville très animée et très gaie. Son port est un bon refuge pour les nombreux yachts anglais et américains, qui ne trouvent pas assez de place dans le petit port de Biarritz. Une excursion à cette fameuse plage est de rigueur. Le petit chemin de fer à voie étroite m'y conduit en 15 minutes. La station cosmopolite, très en vogue depuis Napoléon III, s'élève sur la pente de la falaise. Elle doit sa fortune au désir de l'impératrice Eugénie de passer chaque année quelques semaines à la frontière de sa patrie. L'endroit est ravissant. La mer toujours en courroux, battant sans cesse les récifs et les îlots dont la baie est semée—le tableau ressemble un peu à l'embouchure de la Rance, à St-Malo—se présente dans toute sa majesté, tandis que la ligne bleue des Pyrénées s'enfuit au sud. Les différentes plages sont encombrées de promeneurs en toilette élégante et de baigneurs. Pour contempler à l'aise la mer furieuse du Golfe de Biscaye, je vais au Rocher de la Vierge, qui est exposé le plus à l'assaut des vagues. Là, on se croirait en pleine mer, à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bord d'un navire. Le mugissement effroyable de la houle, les lames léchant nos pieds, nous font oublier que nous avons, à quelques pas derrière nous, une agglomération de palais et de villas, de cafés et de magasins, en un mot, tout ce que le confort moderne peut imaginer.

Approchez-vous d'une frontière: tout de suite vous êtes tenté de la franchir. Cette fois, il y avait de quoi: de grandes courses de taureaux étaient annoncées, à St-Sébastien. Il y avait, ce même jour, des courses à Bayonne et à Dax. La mise à mort est défendue en France, il est vrai, mais on la tolère tout de même. On paie une petite amende de quelques francs pour chaque taureau et chaque cheval tués; voilà l'affaire réglée et les lois respectées. Comme je ne savais pas bien où aller pour voir ce spectacle inconnu, des connaisseurs me dirent: »Allez en Espagne, monsieur. La chose est la même à St-Sébastien et à Bayonne, mais la couleur locale est tout autre.« J'ai suivi leur conseil et je ne m'en suis pas repenti. Ayant assisté, plus tard, à des courses françaises, à Marseille, j'ai pu constater que même le public marseillais est beaucoup plus calme que les Espagnols. La passion des spectateurs dans les arènes de St-Sébastien allait jusqu'à la frénésie. Il était plus intéressant d'observer ces gens-là que le combat barbare qui se livrait en bas. Les femmes surtout se comportent comme des folles. On applaudit, on siffle, on crie, on jette des chapeaux, des sacs à main, des éventails dans les arènes. Personne ne reste assis, tout le monde est debout, et, ma foi, entraîné par la passion générale, je saute aussi, involontairement, je commence même à trouver beau le spectacle. J'avoue que j'ai eu des nausées en voyant les pauvres chevaux si horriblement éventrés, et que mon ivresse fut de courte durée.

Les Pyrénées! Quels souvenirs s'évoquent au nom de cette formidable barrière, cette tombe gigantesque de Roland! Je n'ai pas vu Roncevaux, puisqu'on m'a assuré qu'il n'y a, à la vérité, rien à voir dans la vallée où l'héroïque préfet des marches de Bretagne est mort en protégeant la retraite de Charlemagne. Je suis allé directement à Pau. En hiver, des milliers d'étrangers s'y rencontrent pour jouir de son climat délicieux et de son ciel enchanteur. Mais, à cette époque de l'année, au commencement de septembre, la ville est déserte. J'ai donc l'occasion d'errer à mon aise dans la belle petite ville et sur les promenades à la luxuriante végétation, et d'étudier, au château, les curieux souvenirs de Jeanne d'Albert et de Henri IV, »lou nouste Henric«, comme dit l'inscription de son monument sur la place royale. J'ai visité l'humble maison de Bernadotte, berceau d'une dynastie moderne. Mais tout cela ne présente qu'un intérêt secondaire comparé au panorama grandiose qui, du boulevard des Pyrénées, se déroule devant les yeux. »Voilà, s'écrie Lamartine, la plus splendide vue de la terre«. L'œil embrasse presque toute la chaîne occidentale des montagnes, dominée, en face, par la pyramide du Pic du Midi. Aux pieds du spectateur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grisé, la plaine fertile et le gave grondant, puis un terrain montant peu à peu aux coteaux du Jurançon et puis, comme des coulisses, 3 ou 4 plans successifs de montagnes.

Il faut y pénétrer. Le chemin de fer remonte le cours du Gave. A Lourdes, je m'arrête, car c'est le temps des pèlerinages: à partir de Bordeaux, les trains sont bondés de pèlerins et de prêtres. La première impression que produit la ville est bien profane, rien que des magasins et des bazars. Elle tient de la foire plutôt que du sanctuaire. Pour se faire une idée de la foule qui peuple les rues, il faut donner des chiffres. Ce jour-là, 8 trains spéciaux de pèlerins partaient, 13 arrivaient. Il en est de même tous les jours, à cette époque-là. Entre la mi-août et la mi-septembre, le nombre des pèlerins et des touristes s'élève à 120 000. En me dirigeant vers l'église, je rencontre des brancardiers (jeunes gens de l'aristocratie et des meilleurs familles de la France) qui portent des centaines de malades pâles et gémissants. La grotte de Bernadette Soubirous est leur dernière espérance, l'art du médecin ne peut plus rien. Quoi de plus douloureux que le spectacle, lors de la grande procession, à 4 heures, de toutes les misères humaines étalées; ce sont des paralytiques sur leurs couchettes, des infirmes, des phtisiques qui toussent à s'arracher le cœur et qui ont peut-être encore 3 jours à vivre. Voilà un vieillard aveugle qui pleure en murmurant: »Pas encore mon tour?« Les larmes vous montent aux yeux. Et toute la foule immense, à genoux, répétant toujours la prière haletante: »Seigneur, guérissez nos malades! Notre Dame de Lourdes, guérissez nos malades!« J'avais lu le roman de Zola, mais ce spectacle désolant dépassait ce que j'attendais. Le soir, à 8 heures, il y avait une autre procession. Toute l'esplanade était éclairée par les cierges d'environ 12 000 pèlerins, qui marchaient en longue file devant l'église en chantant leur Ave. C'était imposant, mais incapable pourtant d'effacer l'impression pénible de l'après-midi. J'en avais le cœur serré, et j'étais bien heureux, le lendemain, de m'enfuir dans les montagnes.

Après Argelès, à Pierrefitte, la ligne se devise en deux branches. L'une, montant à Cauterets, s'engage dans un défilé étroit et sauvage, et suit une corniche souvent taillée dans le roc de schiste noir, au-dessus du gave qui gronde en bas dans le fond et qui disparaît parfois tout à fait. Elles sont étroites, ces vallées des Pyrénées, la chanson de Roland nous le dit déjà:

Halt sont li pui e li val tenebros,
Les roches bises, li destreit merveillos.*)

Cauterets est situé au fond d'une cuve, où l'on a bien chaud. De plus, une odeur de soufre est partout dans l'atmosphère. Les eaux thermales des Pyrénées sont presque toutes sulfureuses,

*) Hautes sont les montagnes et les vallées ténébreuses, les roches sombres, les défilés merveilleux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

telles p. e. les fameuses eaux de Luchon. Je ne pourrais pas rester une semaine à Cauterets sans y étouffer; on s'y sent trop à l'étroit. J'ai fait une excursion délicieuse au pont d'Espagne et au lac de Gaube. Entouré de pics nus, le lac, alimenté par le glacier du Vignemale, le géant parmi ces pics, offre un tableau d'une gravité sinistre. Dans sa sauvagerie pittoresque, la route de Pierrefitte à Luz rivalise aisément avec celle de Cauterets. Seulement au bout, à Luz et à St-Sauveur, la vallée s'élargit et devient charmante.

Qui veut connaître la grande vue des Pyrénées, doit faire l'excursion au Cirque de Gavarnie. La route seule vaut la peine d'y aller: c'est encore un défilé profond, étroit et imposant. Avant d'arriver, il faut traverser le »chaos«. Le lieu est bien nommé. Des blocs énormes, restes d'un éboulement, se sont écroulés les uns sur les autres, barrant le chemin au gave qui bondit dessus en mugissant. Sur une longueur de quelques kilomètres, la route se tord péniblement à travers ce champ de ruines. A Gavarnie, je laisse l'auto et fais le reste du chemin à pied. Le vaste amphithéâtre se présente comme »l'abside d'un temple, taillé à pic dans les rochers«, comme un sanctuaire »que l'Eternel s'est bâti à lui-même«. Les vers d'Alfred de Vigny me reviennent dans l'esprit:

O montagnes d'azur! o pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées.

15 cascades sautent dans le cirque du haut des gradins. Elles ont l'air de rubans d'argent sur des parois sombres. La plus grande tombe d'une hauteur de 422 mètres.
Le souvenir de Roland est de nouveau évoqué à la vue de la fameuse Brèche, que le paladin a ouverte là-haut, d'un coup de sa Durandal. Oui, les âmes des chevaliers reviennent,

Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

C'est à regret que je m'arrache à ces rêves pour regagner ma voiture.

Si Gavarnie est la beauté sauvage, Luchon, »la Reine des Pyrénées«, est la grâce aimable. C'est une station très mondaine, comme Biarritz. J'y ai passé 2 jours, observant la vie élégante et visitant les environs, Superbagnères, le sévère lac d'Oo et la ravissante vallée du Lys avec son cirque. La tentation est grande de séjourner plus longtemps dans cette belle petite ville, mais les jours s'écoulent bien vite, hélas, il faut donc prendre congé des montagnes.

Le train m'emporte à travers de vastes vignobles dans le centre du Languedoc, à Toulouse. Cette ville a bien un caractère à elle. Grand foyer littéraire, artistique et juridique, au moyen-âge, elle est fière de ses traditions. Dans l'architecture, le style roman a reçu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

une note spéciale à Toulouse, la belle église St-Sernin en est le type. Du reste, tous les styles sont représentés dans la ville par des bâtiments magnifiques. Les édifices publics modernes et les nombreuses statues d'artistes toulousains, dont les places, les promenades et les beaux jardins sont ornés, prouvent que les habitants ont le respect de la tradition. Le génie moderne a même fait revivre les fameux jeux floraux d'antan. La physionomie locale est très sympathique, le naturel des gens très aimable. Abordez un homme quelconque dans la rue: son empressement à vous servir, à vous être utile va jusqu'à l'importunité. On est familier avec tout le monde. C'est le caractère de ces gens-là, il faudrait s'y habituer. La vivacité du méridional éclate à Toulouse plus qu'ailleurs. Des gestes accompagnent la parole, tous les sentiments se reflètent sur le visage. L'animation normale de la ville fut encore augmentée, ces jours-là, par les troupes qui la peuplaient à l'occasion des grandes manœuvres, dont elle était le centre. Ceux qui veulent apprendre le français, devraient se méfier de Toulouse, on y gasconne trop.

Je crains de trop grossir le volume de ce petit rapport, alors je dois me hâter un peu pour dire encore deux mots de mon séjour en Provence, sur la côte d'Azur, et en Corse. J'ai passé par Carcassonne et Aigues Mortes, deux villes des plus curieuses de la France. Elles ont complètement conservé leurs anciennes fortifications. Une double enceinte de murailles et cinquante tours protègent la cité de Carcassonne. On remarque très bien les trois périodes de construction: les Wisigoths ont exhaussé les fortifications romaines, et leur œuvre fut améliorée par St-Louis et Philippe le Hardi. La ville située sur une colline passait pour être imprenable. Aigues Mortes est encore une création de St-Louis et de Philippe le Hardi. Elle n'a pas volé son nom, la petite forteresse: elle est entourée d'étangs et de marécages. Les murs sont intacts et entourent une toute petite ville très sale qui a l'air d'un enfant qui s'est glissé dans l'armure d'un chevalier.

De loin déjà, quand on s'approche de Nîmes, les Arènes attirent irrésistiblement l'attention du voyageur, comme pour lui dire que les souvenirs le l'antiquité romaine sont prédominants dans cette ville. L'extérieur du bâtiment est conservé à merveille. Je pénètre à l'intérieur. La grille se referme derrière moi, et je suis seul, séparé de la vie du dehors, dont le bruit ne pénètre guère dans cette solitude, où l'on sent le souffle du passé. Les Nîmois ne respectent pas la sainteté d'un tel endroit. Les combats de gladiateurs ont aujourd'hui dégénéré en courses de taureaux, on installe même le cinéma dans ce monument. La vie qui s'est menée jadis autour des Arènes, a laissé d'autres témoins dans la ville. Le gracieux temple, qui porte le nom curieux de »la Maison Carrée«, inspira une telle admiration à François Ier qu'il s'agenouilla pour en baiser les marches. Cela n'a pas empêché qu'une postérité barbare ne s'en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

soit servi comme de magasin à fourrage et même d'écurie. Pour se rendre compte de la beauté de ce bijou d'art antique, on peut le comparer au théâtre situé à côté, construction du XIXe siècle, dans le style grec: grâce et délicatesse d'un côté, lourdeur de l'autre. Nîmes renferme d'autres ruines romaines: le temple de Diane et trois bassins des anciens thermes, entourés d'un beau parc du XVIIIe siècle, le tout couronné de la Tour Magne, reste peut-être d'une construction militaire des Romains. La merveille de toute la contrée se trouve au nord de la ville. C'est le célèbre Pont du Gard, viaduc et aqueduc à la fois, avec ses trois rangs d'arcades superposés et à plein cintre. Le cœur cesse de battre à la vue de ce géant de pierre, éternel monument de la toute-puissance de l'empire romain.

Je ne connais pas le »Bayreuth français«, Orange, son Arc de Triomphe et son théâtre, mais je suis allé à Arles. Encore des Arènes, puis les restes d'un théâtre antique, d'un palais romain, de thermes: l'antiquité a laissé des traces presque indestructibles.

Au centre du triangle, formé par ces trois villes romaines, Nîmes, Orange, Arles, est située une ville purement gothique, Avignon, et, chose curieuse, l'ancienne résidence des papes est aujourd'hui une ville en partie protestante. Son fameux palais est un des meilleurs monuments de l'architecture du moyen-âge. Tour à tour palais, forteresse, prison, caserne, il a connu les outrages du temps et de la main des hommes. La plus belle salle a été coupée en deux par un plafond, les fresques de Giotto ont été détériorées, les fenêtres maçonnées; il serait impossible d'énumérer toutes les barbaries commises. On sacrifie d'énormes sommes pour réparer les dégâts. Il est question de faire du palais un musée qui doit renfermer les trésors du musée Calvet et la richesse étonnante des sculptures et des tableaux qui se trouvent à Avignon. De la terrasse du Rocher des Doms, à côté de la cathédrale, la vue embrasse la ville avec ses remparts et ses clochers, les quatre arcades du fameux pont St-Bénézet, où l'on dansait, et le beau paysage animé par le Rhône. La vieille chanson dit que

Sur le pont d'Avignon
On les voit tout le rond,

c'est-à-dire les montagnes, les Cévennes, le massif du Mont Ventoux, les Alpilles. Il faut faire de nouveau retour dans le passé pour goûter le tableau, mêler les impressions de la nature à celles de l'histoire. Quel plaisir n'éprouve-t-on pas à se représenter par la pensée une procession traversant le pont, ou une nuit de dévotion passée dans la petite chapelle au milieu du fleuve! Arles aussi possède des trésors du moyen-âge, mais dans cette ville, où il n'est point jusqu'au type des belles Arlésiennes de nos jours qui ne rappelle l'idéal classique, tout l'intérêt est captivé par les souvenirs de l'époque antique.

Il va sans dire que j'ai visité la ville de Tartarin, Tarascon,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

immortalisée par Alphonse Daudet. J'ai, pour ainsi dire, forcé l'entrée de la maison du baobab, et j'ai passé une délicieuse demi-heure dans le petit jardin du fabuleux héros. Le propriétaire, touché du zèle avec lequel je fouillais dans tous les coins, se décida enfin à parler. Ce fut un long récit, une explication coupée de mille gestes pour m'exposer l'idée de vengeance qui a poussé Daudet à loger le brave Tartarin précisément dans cette maison-là. Il m'a raconté en détail ce qu'il savait du caractère des Tarasconnais, et les multiples expériences qu'il avait faites avec des Américaines, dont la crédulité est illimitée et qui ne sont jamais rassasiées de voir et de toucher les objets décrits par Daudet. Après cette visite, j'ai erré, au hazard de mes pas, par la ville, jusqu'à ce que j'ai trouvé le pont du Rhône, qui relie Tarascon à Beaucaire.

De Beaucaire à Tarascon
Il n'y a qu'un pont, mais il est long,

si long que Tartarin s'en méfiait. Il avait tort, l'héroïque Tarasconnais, car le pont est bien solide et bien beau. Mais quand le Mistral siffle, il devient vraiment dangereux, au point que les ouvriers obligés de réparer les installations télégraphiques ne s'y rendent qu'à deux pour s'entr'aider.

Pendant tout mon séjour en Provence, le vent m'a importuné, et il était même quelquefois tellement froid que j'étais forcé de mettre mon pardessus malgré le terrible soleil qu'il y avait. La poussière blanche qu'il soulève toujours sur les routes est un autre inconvénient. Abstraction faite de ces désagréments, je fus, à vrai dire, un peu désappointé du paysage provençal, en lui-même: des maisons blanches, des oliviers, des vignes, des pierres, de la poussière. C'est ainsi que je me figure la Judée. J'entends bien la cigale qui chante, je respire bien l'odeur du thym et de la lavande, mais il faut regarder le pays avec les yeux de Daudet et de Mistral pour lui reconnaître toutes les beautés qu'ils lui prêtent. Michelet est d'avis que cette poétique Provence, cette contrée de ruines, est un rude pays. En me rappelant mon excursion aux Baux et au Val d'Enfer, qui a inspiré à Dante, citoyen d'Arles, l'idée de ses cercles infernaux, je suis d'accord avec lui.

Ah, oui, les côtes de Provence, le littoral de Marseille à Nice et à Menton, de tout cela, moi aussi, je n'ai que des souvenirs radieux. Mais pour y arriver, il faut d'abord passer par la Crau, plaine nue couverte de pierres et nous donnant à peu près la vision de la lande. A gauche, la ligne du chemin de fer est protégée contre la violence ravageante du Mistral par une file ininterrompue de conifères. Peu à peu, le paysage devient plus agréable. Le train longe l'étang azuré de Berre, qui a sur ses bords de nombreuses salines, enfin apparaît la Méditerranée.

J'entre dans la ville de la bouillabaisse et de l'aïoli, et je peux affirmer, moi aussi, qu'on n'y épargne pas l'ail. Marseille, c'est la grande cité en travail. Aux environs du port, une confusion

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

énorme de voitures, charrettes et camions, cyclistes et piétons. Je monte à Notre-Dame-de-la-Garde, d'où l'on a une vue splendide sur la ville avec ses grandes artères et ses belles constructions, sur le vieux port et le nouveau bassin de la Joliette semé de navires, sur les îles, dont l'une porte le fameux Château d'If, ancienne prison d'Etat. Un petit vapeur me transporte à la »Bastille du midi«, qui a renfermé l'abbé Faria d'Alexandre Dumas, le mystérieux »Masque de fer«, Mirabeau, Philippe Egalité et tant d'autres captifs célèbres. Rentré dans le port, je prends le tram pour faire le tour classique de la Corniche, délicieuse promenade au bord de la mer, jusqu'au parc Borély. En retournant par les allées du Prado, je me fais une idée de la beauté et de la richesse de la »Reine de la Méditerranée«. Travailleuse pendant la journée, la ville est très gaie dans la soirée, après la besogne faite.

Mais la vie bruyante des grandes villes n'étant pas de mon goût, je m'enfuis, le lendemain, en prenant le train de Toulon. Pour ne pas revivre la journée de Brest, je continue mon voyage sans m'y arrêter. A Fréjus, les ruines d'un amphithéâtre rappellent encore une fois la grandeur des Romains, après, c'est la nature seule qui parle.

Je ne puis décrire le ravissement dont j'ai été saisi en suivant la Corniche d'Or, de St-Raphaël à Cannes. La ligne côtoie la mer bleue, où se succèdent, innombrables et toujours variées, des criques gracieuses, tandis que, à gauche, le sauvage Esterel avance ses contreforts incendiaires et ses gorges jusqu'au rivage. En quittant Marseille, j'avais été un peu fatigué par le grand nombre des impressions que j'avais eues pendant les quelques semaines de mon voyage. La féerie de cette région luxuriante et la lumière enivrante de ce ciel m'ont complètement rafraîchi. J'ai visité tous les endroits célèbres qui bordent la côte de la »riviera« française, Cannes, Nice, Monaco et Monte Carlo, Menton. Autant de noms, autant de souvenirs inoubliables. Quelle vigoureuse végétation! Ce n'est plus seulement le maigre olivier qui domine, l'orange et le citron y mûrissent, les fruits du palmier-dattier arrivent à une maturité entière, les promenades et les jardins sont ornés d'aloès et d'eucalyptus, plantes qu'on ne voit pas ailleurs, en France. Au mois de septembre, où la terre est encore desséchée par le chaud soleil d'été, le pays ne se présente pas même sous son plus séduisant aspect. Ce doit être un paradis, au printemps, quand aux charmes d'une belle nature s'ajoute l'élégance d'une société choisie.

Plus aristocrate que Nice, Cannes ne veut pas être sa rivale en ce qui concerne les plaisirs bruyants. Elle persiste dans sa réserve et se flatte — à juste titre — d'être la station la plus distinguée et la plus chère du littoral. Quelques souvenirs historiques me reviennent dans l'esprit, quand je me promène au superbe boulevard de la Croisette. En face, il y a la petite île de Ste-Marguerite,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

couronnée d'une forteresse, qui fait pendant au château d'If, et où Bazaine fut interné à cause de son prétendu crime de haute trahison. L'initiative et le courage de sa femme lui facilitèrent la fuite dans la nuit du 9 au 10 août 1874. Il s'enfuit d'abord à Gênes, puis à Madrid. Tout près de Cannes, dans le golfe Juan, c'est Napoléon Ier qui débarque, le 1er mars 1815, après s'être enfui de l'île d'Elbe, grâce à la négligence incroyable de ses gardiens.

Dès qu'on a franchi le Var, fleuve qui formait, jusqu'en 1860, la frontière entre la France et l'Italie, le paysage devient encore plus pittoresque. Les montagnes approchent jusqu'au bord de la mer, par endroits comme des murailles à pic, et les cultures doivent grimper les pentes en terrasses. Ces murailles, recevant directement les rayons du soleil de Provence, abritent la côte contre les vents du nord. C'est là la raison du climat exceptionnel de Nice, qui attire tant de malades et de convalescents dans ses confortables villas et hôtels. Il faudrait être poète pour donner une idée de la beauté du site de cette place heureuse. La saison était morte, mais la vie n'en était pas moins très animée dans la ville des fleurs, où il est toujours dimanche, à ce qu'il paraît. L'étranger ne s'y ennuie jamais, tout ce qu'on lui demande, c'est d'avoir une bourse bien garnie, surtout si la voisine de Nice le tente.

Il y a deux routes, de Nice à Monaco. La Petite Corniche, en bas, desservie par un tram, se recommande pour une première excursion, parce qu'elle passe à toutes les stations bordant la côte. Voilà la belle Villefranche, qui n'aurait pas du tout l'air d'un port militaire qu'elle est, si les canons des cuirassés qui se balancent dans la rade splendide ne vous rappelaient pas la réalité, voilà Beaulieu, de l'autre côté de la péninsule, puis le regard est attiré par Eze, village coquet planté sur un rocher cônique — à chaque kilomètre, la route offre un décor magique. Enfin le tram franchit la frontière de la principauté, qui fait tant de bruit malgré sa petitesse. Le vieux Monaco, résidence du prince Albert, qui a immortalisé son nom par ses études océanographiques et par le magnifique Musée qu'il a fait construire, est digne d'être vu. Mais le clou, c'est Monte Carlo et son casino. Il faut avouer que François Blanc a su placer son établissement dans un milieu éblouissant. Les villas, les hôtels, surtout les jardins et les terrasses témoignent, à l'envi, du goût raffiné des fondateurs. Le public n'est pas tout à fait en harmonie avec ce luxe, c'est une société internationale de différente valeur, surtout dans les salles de jeu, où il y a des existences bien louches. A partir de Cannes, les accents allemands ne sont pas rares, à Monte Carlo, on les entend un peu partout. J'ai honte de le dire, mais c'est un fait que nos compatriotes ont un intérêt tout particulier au jeu.

A une seconde visite de Monte Carlo, j'ai moi-même essayé, par curiosité, de la roulette. J'ai perdu, il va sans dire. Ce qui est plus intéressant, c'est d'observer les types des joueurs et surtout

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des joueuses. A la longue, cependant, cela vous ennuie. Les heures passées au casino m'inspirèrent le désir de faire une promenade rafraîchissante au grand air. Le chemin de fer à crémaillère me monta à la Turbie, village situé sur la fameuse route de la Grande Corniche. C'est le point culminant de la route. De là, on descend aisément, soit à Nice, soit à Menton. Pour aller à Nice, il faut mettre environ 4 heures. Pendant la saison, les autos et la poussière rendent cette promenade peu agréable; au mois de septembre, ces inconvénients sont moins sensibles. En tout cas, la vue incomparable dédommage le piéton. A droite, il admire les sommets neigeux des Alpes Maritimes. Le côté gauche est encore plus captivant: le bord de la Méditerranée offre une série de tableaux superbes. Du haut de la route, on contemple à vol d'oiseau le panorama d'Eze, de Beaulieu, de Villefranche, des baies et des promontoires qu'on a visités auparavant.

Si le regard se promène plus loin, il remarque à l'horizon une énorme silhouette grise surgissant des flots bleus de la mer. Vous ne voulez pas le croire, mais on vous affirme que c'est le département insulaire de la France.

D'abord la Corse n'avait pas figuré dans mon itinéraire. Mais puisque l'île est tellement rapprochée, une excursion là me paraissait comme le complément naturel de mon séjour sur la côte d'Azur. Je ne pus donc résister à l'envie d'aller au pays de la vendetta, berceau de Napoléon.

Le plus court trajet est de Nice à Calvi. On affirme que la traversée se fait en 6 heures. En fait, il m'en a fallu 8, la mer étant très dure, agitée par un orage affreux. Que ceux qui craignent le mal de mer se méfient de ces parages! Les torpilleurs de Toulon disent que la mer y est toujours très houleuse. Les petits bateaux de la Cie Fraissinet, qui a le monopole des communications, marchent vite, il est vrai; ils laissent, cependant, beaucoup à désirer à certains autres égards. Malgré les prix assez élevés, le confort manque. Puis, comme ils ne sont pas bien lestés, le roulis est terrible. Le service n'est pas organisé comme il faut. Si le bateau n'accoste pas, la compagnie n'a pas de transbordeurs à la disposition des passagers. Alors arrangez-vous avec les pêcheurs! Le principal du collège de Calvi, avec qui j'ai fait le trajet, m'a assuré qu'en cas de mauvais temps les pêcheurs ne viennent pas du tout, ou qu'ils demandent des prix fous pour leur travail.

C'est ici le lieu d'affirmer franchement que pour favoriser le tourisme presque tout est à faire, en Corse. Ainsi tous mes efforts pour me procurer un indicateur des chemins de fer furent vains. L'édition était épuisée! Heureusement le nombre des trains n'est pas considérable, on peut retenir les heures par cœur. L'allure de ces trains n'a rien d'encourageant. Pour faire les 158 km de Bastia à Ajaccio, on compte 6 à 8 heures. On ne se soucie pas beaucoup des besoins des touristes. D'après une indication de Bädeker, p. e.,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la chapelle du palais Fesch, à Ajaccio, se visite tous les jours de 8 h. à 9 h. du matin.Si je n'ai pu y pénétrer, c'est que le concierge n'avait pas trouvé bon d'être là. Malheur au voyageur, s'il est colérique, de pareilles choses lui arriveront souvent. Il doit fermer les yeux là-dessus. C'est ce que j'ai fait, et ainsi ces petites expériences fâcheuses n'ont pas altéré ma bonne humeur.

Donc, je suis arrivé à Calvi vers 8 heures du soir. L'orage s'était calmé, et la côte se dessinait merveilleusement au clair de la pleine lune. L'île se fait déjà sentir de loin. Toute l'atmosphère est comme imprégnée de senteurs embaumées provenant des plantes aromatiques qui couvrent les montagnes. »Les yeux fermés, je reconnaîtrais mon pays rien que par son odeur«, a dit Napoléon Ier. La pittoresque citadelle de Calvi, la Vieille-Ville, située dans une position inexpugnable, pourrait nous raconter mille choses de luttes acharnées, où les Calvais se sont conduits en héros. C'est au bombardement de cette ville que l'amiral Nelson a perdu un œil. La Vieille-Ville, presque abandonnée aujourd'hui en faveur de la Ville-Basse avec sa belle plage, a une prétention bien curieuse. La tradition locale prétend que dans une maison de la rue Colombo. Christophe Colomb est né. Dans un gros livre, l'abbé Peretti a essayé de prouver la vérité de cette assertion, et, de nos jours. M. H. Schoen, dans le Mercure de France, s'est chargé de le seconder. Quoiqu'il en soit, le grand amiral de l'océan est Italien de race et d'éducation, la France ne peut pas le faire Français. Elle a, du reste, assez de héros sans en réclamer d'autres. S'il est vrai, à ce que racontent les Calvais, que le Prince de Monaco veuille établir un grand hôtel confortable à Calvi, la plage sera lancée, car le manque de bons hôtels est la plaie de la Corse.

Calvi est joint par le chemin de fer avec l'Ile Rousse, petit port commerçant. L'îlot de granit rouge, qui a donné le nom à la ville, pousse une pointe hardie dans la mer. Je ne connais pas de spectacle plus enchanteur que celui d'un coucher de soleil observé de la hauteur du sémaphore qui surmonte l'îlot. Sur l'océan infini descend majestueusement l'énorme disque embrasé; il empourpre de reflets roses les petites lames blanches et recouvre d'une lumière éblouissante la pierre des falaises. Puis vous le suivez des yeux, lorsqu'il se noie lentement, lentement dans les eaux. Quelques minutes après, tout le ciel est baigné dans une calme et radiante splendeur, où se découpe admirablement la fine ligne harmonieuse de la crête des montagnes jusqu'à ce qu'à la fin le crépuscule tombe brusquement et vous laisse seul, rêveur. La nuit monte bien vite et vous force de quitter l'endroit délicieux.

De l'Ile Rousse je suis allé à Bastia, l'ancienne capitale du pays, tombée au rang d'une sous-préfecture par la fantaisie de Laetitia Ramolini. C'est malgré tout la ville la plus importante de la Corse. Elle l'était déjà sous les Génois. Ayant apprécié la valeur stratégique de sa position, ils avaient tout fait pour en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

favoriser le développement. Aujourd'hui, son port, fréquenté par des navires du Havre, de Rouen, de Londres, de Hambourg, est en communications presque quotidiennes avec Livourne. Pour le voyageur, la ville nouvelle avec ses rues rectangulaires le cède à l'ancienne ville adossée à la citadelle et entourant le vieux port. Elle a une physionomie moyenâgeuse. Les rues sont étroites et tortueuses, des arcs-boutants se voûtent d'une maison à l'autre, c'est à peine si le soleil pénètre dans cette agglomération de maisons. Des enfants jouent, crient et se battent dans ces rues et regardent d'un œil étonné l'étranger qui se perd dans ce dédale. Il y a de belles promenades autour de Bastia. Sur une route bordée de beaux jardins, vous gagnez en un quart d'heure Pietranera, le village de Colomba. A droite se détache de l'horizon très distinctement l'île d'Elbe, d'où Napoléon a vu son pays pour la dernière fois. L'excursion classique, c'est le tour du Cap Corse. L'auto suit presque toujours la corniche dominant la mer. La côte occidentale surtout offre des vues ravissantes.

Le chemin de fer de Bastia à Ajaccio franchit la chaîne principale de la montagne. D'abord, après Bastia, la contrée est plate. La ligne longe l'étang de Biguglia, le plus vaste de la Corse. Ces étangs-là se trouvent tous sur la côte orientale. Auparavant, l'étang de Biguglia était un bon port, mais la terre entraînée des montagnes déboisées l'a ruiné. La malaria y règne pendant l'été.

A Casamozza, on entre dans la montagne. Le paysage prend la note caractéristique de la Corse. Au-dessous des villages généralement situés sur les hauteurs, à quelque distance de la ligne, les torrents et les petites rivières ont creusé leurs lits dans le roc. Ces lits encaissés, surmontés de rangées de hautes montagnes, que couvre le maquis, sont souvent presqu'à sec, mais bien garnis de cailloux. Ça et là, on remarque de grandes taches noires: le maquis a brûlé. Les branches et les troncs restés debout mais noircis par la flamme, lui donnent un aspect bizarre. On a quitté la région du citronnier et de l'oranger; c'est le châtaignier qui domine maintenant, pour être remplacé plus tard, à mesure que le train s'élève, par les chênes, les bouleaux et les pins.

Le train s'arrête à Corte. L'œil est frappé par la terrible citadelle dominant à pic le Tavignano. La place a joué un rôle important dans l'histoire corse. Paoli en a fait la capitale du pays. Le père de Napoléon y était son secrétaire d'état. Il y a habité la maison du général Gaffori, dont la femme défendit héroïquement la ville contre les Génois, en 1750. Joseph Bonaparte naquit dans cette maison, Napoléon y fut conçu. Mais sa situation au centre de l'île fit le malheur de Corte. D'autres villes, celles au bord de la mer, la détrônèrent à cause de la facilité des communications.

Le train monte toujours. Corte est à 393 m d'altitude; 30 km plus loin, on est déjà à 906 m. La partie entre Corte et Vizzavona est la plus belle de tout le trajet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La région devient plus sauvage, on passe par quantité de tunnels et de viaducs; sur l'un d'eux, dont le tablier est à peu près à 100 m au-dessus du torrent, la voie franchit le Vecchio. Des gouffres et des gorges grandioses dans le bas de la vallée complètent ce tableau. La ligne de partage des eaux est au col de Vizzavona, que le chemin de fer évite en le traversant par un tunnel de 4 km de longueur. J'ai quitté le train auparavant pour franchir à pied toute cette région qui est excessivement séduisante. La cime dénudée du Monte d'Oro regarde la vallée. Les collines sont couvertes de bois, qui dégringolent jusqu'en bas. Vizzavona possède encore une de ces forêts magnifiques qui menacent de disparaître peu à peu. Elle couvre les montagnes de ses pins et de ses hêtres séculaires, au travers desquels s'enfonce la route qui franchit le col dans toute la longueur. Cette promenade me rappelle le fameux coin qui s'étend de Loëche-les-Bains à Viège, dans les Alpes. On attrappe, si l'on veut, un train à Bocognano; moi, j'ai préféré rester une nuit dans ce village intéressant, qui se compose d'un nombre de hameaux disséminés, cachés dans des touffes de châtaigniers. Là, au petit hôtel de l'Univers, il m'a été donné de voir, dans la salle à manger — il serait, sans doute, difficile de le trouver ailleurs en France dans un tel endroit — le portrait de Goethe. M. Morelli, l'hôtelier, homme très aimable et qui aime beaucoup notre nation, l'a reçu en cadeau de quelques amis allemands. Il faut avouer qu'il ne prononce pas bien le nom du poète, et qu'il n'a pas la une ligne de ses œuvres, mais cela ne fait rien, il a compris que Goethe est un de nos plus grands hommes, et il veut nous faire honneur. Le lendemain, quand, par une politesse toute corse, il m'a accompagné à la gare, il m'a montré la Pentica, refuge des derniers bandits, deux frères Bonelli, surnommés Bellacoscia (belle cuisse). C'est à 2 heures de Bocognano. Ils ont vécu là presque 50 ans, jusqu'en 1893.

Après Bocognano, la voie du chemin de fer descend rapidement. Des tunnels, des viaducs, de beaux maquis à droite et à gauche, encore le véritable paysage romantique, jusqu'à ce que le train arrive en vue de la splendide baie d'Ajaccio. Il passe maintenant entre des haies d'eucalyptus et de cactus, et toute la végétation prend, dirait-on, un caractère africain. Ceux qui connaissent l'Italie comparent le golfe d'Ajaccio au célèbre golfe de Naples. Il est, en effet, d'une beauté surprenante. Il forme un vaste cercle encouré de montagnes verdoyantes, qui montent en gradins du côté de l'intérieur jusqu'au Monte d'Oro, dont la tête neigeuse domine le fond de ce beau panorama. D'après la légende, ce fut Ajax, qui, revenant de la guerre de Troie, a fondé la ville. Au rebours de Bastia, Ajaccio est une place assez tranquille au point de vue commercial. C'est aux étrangers qu'elle doit sa prospérité. Sa situation privilégiée à l'abri des vents du Nord et la douceur exceptionnelle de son climat en font une station d'hiver de plus en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus fréquentée. Enfant gâtée de la nature, elle possède une richesse inouïe de promenades agréables sur terre et sur mer. C'est dans ce coin favorisé que Napoléon vit le jour. Sa maison appartenant aujourd'hui à l'ex-impératrice Eugénie n'est pas difficile à trouver. Du reste des gamins se présentent à chaque instant pour vous conduire à cette petite place Létizia, au milieu de la vieille ville. Une profonde émotion s'empara de moi, quand je vis les salles et les pièces, garnies encore de meubles authentiques, où l'empereur passa sa jeunesse, la chambre où il naquit, le petit cabinet qu'il habitait, quand il venait, déjà lieutenant, voir sa ville natale. Comme j'étais le seul visiteur, il m'était loisible de m'abandonner à la rêverie. Que de gloire a vue cette maison si simple! Elle a eu sa grande journée, quand le général, revenant d'Egypte, y fit son entrée en triomphateur. C'est là qu'il conçut les plans qui, quelques semaines après, le 18 Brumaire, en firent le maître indisputé de la France. Ce jour-là, il vit sa ville pour la dernière fois. Je dus me rappeler que nous étions dans l'automne 1913. Tandis que je me trouvais devant le berceau de sa dynastie, on se préparait, en Allemagne, à fêter l'anniversaire de la bataille de Leipzig, qui a écrasé le géant insatiable. L'arrivée de quelques étrangers m'arracha à mes réflexions. C'étaient des Français, qui bavardaient et riaient, et sur qui le langage du passé ne faisait évidemment aucune impression.

Les autres curiosités de la ville sont d'importance secondaire à côté de cette grande attraction. Le monument de Napoléon et de ses quatre frères, appelé »l'encrier« par le peuple, ne m'a rien dit. Comme à Bastia, la vieille ville est de beaucoup plus intéressante que les quartiers modernes. Les rues étroites, bordées de très hautes maisons, sont occupées par tout un peuple d'enfants, de femmes et d'ouvriers qui vaquent à leurs affaires en plein air. La vie est tout à fait italienne, comme le patois que parlent les gens du peuple.

Pour jouir de la vue superbe qu'offre la côte occidentale de l'île, j'ai pris le bateau qui fait le service entre Ajaccio et l'Ile Rousse. Les yeux fixés sur les falaises géantes que la mer polit de son écume blanche, sur ces remparts rocheux, j'ai éprouvé des regrets à l'idée de quitter cet étrange pays. Les commodités qu'attend le touriste moderne y font défaut, il faut en convenir; mais sans parler de la beauté du pays, la cordialité de ses habitants hospitaliers compense ce manque de confort. C'est une race héroïque et bon enfant en même temps. Ils aiment tendrement leur pays, et s'ils le quittent, ils ont l'ardent désir d'y revenir tôt ou tard, après s'être fait une petite situation. Le Corse, dit-on, a »l'esprit pompier«, il aime à porter les galons. Chaque année, un grand nombre de jeunes hommes vont au continent, pour y devenir de petits employés. A leur retour, la retraite qu'ils ont gagnée leur permet une existence supportable dans leur village, où la vie est bon marché. Leur grande passion, c'est la chasse. Le gibier abonde,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et tout porteur d'un permis peut chasser sur presque toutes les terres sans demander aucune autorisation. Cette indépendance leur est plus chère que la richesse. Une agriculture rationnelle pourrait pourtant leur procurer de bonnes ressources, car le sol, surtout dans les plaines, est tellement fertile que le blé rapporte 50 à 60 fois la semence, même aujourd'hui que les procédés sont vraiment primitifs: on brûle le maquis, dont la cendre forme engrais; quand le sol est épuisé, on laisse à nouveau pousser les broussailles et on travaille une terre attenante. Des syndicats agricoles ont essayé d'améliorer cet état de choses. Mais les paysans sont un peu indolents et ne se dérangent guère. La population est pauvre, mais il faut avouer que la faute est essentiellement à eux. Ils sont, cependant, d'avis que la France devrait faire davantage pour eux. Souvent il vous arrive d'entendre des imprécations plus ou moins graves contre elle, et un cordonnier est allé jusqu'à me dire littéralement: »Si la Corse appartenait à n'importe quel autre pays, elle prospérerait«. Il est difficile de se rendre compte jusqu'à quel point ces reproches sont justifiés. En tout cas, ces sentiments ne sont pas rares. S'ils n'aiment, peut-être, pas la France, ils détestent l'Italie. On les insulte en les appelant Italiens. La vendetta, m'ont-ils dit, date de l'époque où la république de Gênes était la maîtresse de l'île. Comme le Corse avait toujours tort devant les tribunaux génois, il a pris l'habitude de se faire justice lui-même. A la verité, la coutume est plus ancienne, Sénèque en parle déjà. Aujourd'hui, il n'y a plus de bandits dans le maquis. Ce fameux maquis impénétrable couvre plus de 50% du territoire. Pour le dépeindre, il faut donner la parole à Maupassant. »C'est le maquis, formé de chênes verts, de genévriers, d'arbousiers, de lentisques, de laurier-thyms, de myrtes et de buis que relient entre eux, les mêlant comme des chevelures, des clématites enlaçantes, des fougères monstrueuses, des chèvrefeuilles, des cystes, des romarins, des lavandes, des ronces, jetant sur le dos des monts une inextricable toison«. Il supplante même les forêts. Ruinées par une exploitation trop intensive et par des incendies, les forêts disparaissent peu à peu. Dans les dernières 40 années, le feu a détruit plus de 50 000 hectares de forêts, et on dit que le nombre de ces incendies plus ou moins volontaires a augmenté plutôt que diminué. En un mot, c'est un pays sauvage. C'est le véritable Eldorado pour le touriste qui veut échapper quelque temps à la vie énervante des grandes villes afin de trouver une nature primitive et des gens peu compliqués. Grâce aux mauvaises communications, le nombre des touristes est encore petit. Tant mieux pour les touristes, tant pis pour le pays. Les Corses voudraient bien faire de leur île une petite Suisse.

De retour à Nice, après une belle traversée par une nuit étoilée, j'avais encore deux jours à ma disposition. Je les employai à visiter

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Menton et ses beaux environs, le Cap Martin, la pittoresque vallée de Gorbio, le Pont St-Louis et la fameuse gorge à la frontière d'Italie.

Puis l'heure du départ sonna. Il fallait prendre congé de la région la plus séduisante de la France, de ce littoral, qui offre, dans un court espace, une collection incomparable de tout ce que la nature et l'art peuvent créer de plus riche et de plus beau.

Un jour de repos, à Gênes, et me voilà parti pour la patrie, par le St-Gothard. Que je fus heureux, quand, à Milan, je pus monter dans une voiture suisse, bien propre, bien aéré, et que le conducteur me demanda mon billet en allemand. Personne ne crachant plus dans le compartiment, je pensais déjà être en Allemagne. Dans la suite du voyage, je fis des comparaisons entre les moyens de communication en France et ceux en Allemagne, comparaisons qui n'étaient point au désavantage de notre pays.

Je ne veux pas y insister. Ce manque de confort ne m'a pas empêché de parcourir des distances respectables sans trop me fatiguer. Au lieu de blâmer, je préfère reconnaître avec une profonde satisfaction l'hospitalité que les Français ont bien voulu m'offrir. J'ai eu affaire avec bien des gens, jamais on n'a été désobligeant envers moi. Une seule fois — c'était en Corse — j'ai eu une discussion très violente avec une Lyonnaise, sur des questions franco-allemandes. Les autres personnes à la table d'hôte ne se mêlèrent d'ailleurs presque pas à la controverse, en tout cas, elles restèrent neutres. Le lendemain, un des messieurs qui avaient été présents à cette scène me dit: »Ne vous fâchez pas, monsieur, c'est une exaltée«.*) Tout le monde s'empressait d'être utile à l'étranger, en lui donnant des conseils et des explications. Il se peut bien que dans les provinces limitrophes de l'Allemagne les choses ne soient pas ainsi. Les expériences que j'ai faites, moi, qui ai observé le peuple au travail et dans le plaisir, dans le nord, dans l'ouest et dans le midi, sont telles que je remporte de nouveau des souvenirs très agréables de la France.

Ce que je reproche aux Français, et ce qu'ils avouent eux-mêmes, c'est qu'ils ne nous connaissent pas assez. Les gens dont j'ai fait la connaissance avaient tous la bonne volonté de s'entendre avec moi personnellement. »La haine des nations n'est pas la haine des particuliers«, disaient-ils. Mais j'étais toujours étonné de leur ignorance quant à l'Allemagne et au caractère allemand. On commence, en France, à se donner la peine d'étudier et de comprendre notre caractère, et de vaincre les préjugés, mais comme on ne voyage pas beaucaup, les progrès qu'on fait sont lents et médiocres. On croit qu'il y a, dans l'Empire, un courant dominant hostile à la France, et qu'il faut s'attendre à tout de notre part. Je me suis efforcé de combattre ces soupçons, en particulier en invitant

*) Du reste, nous ne nous sommes pas querellés, bien que nous nous soyons dit nos vérités.

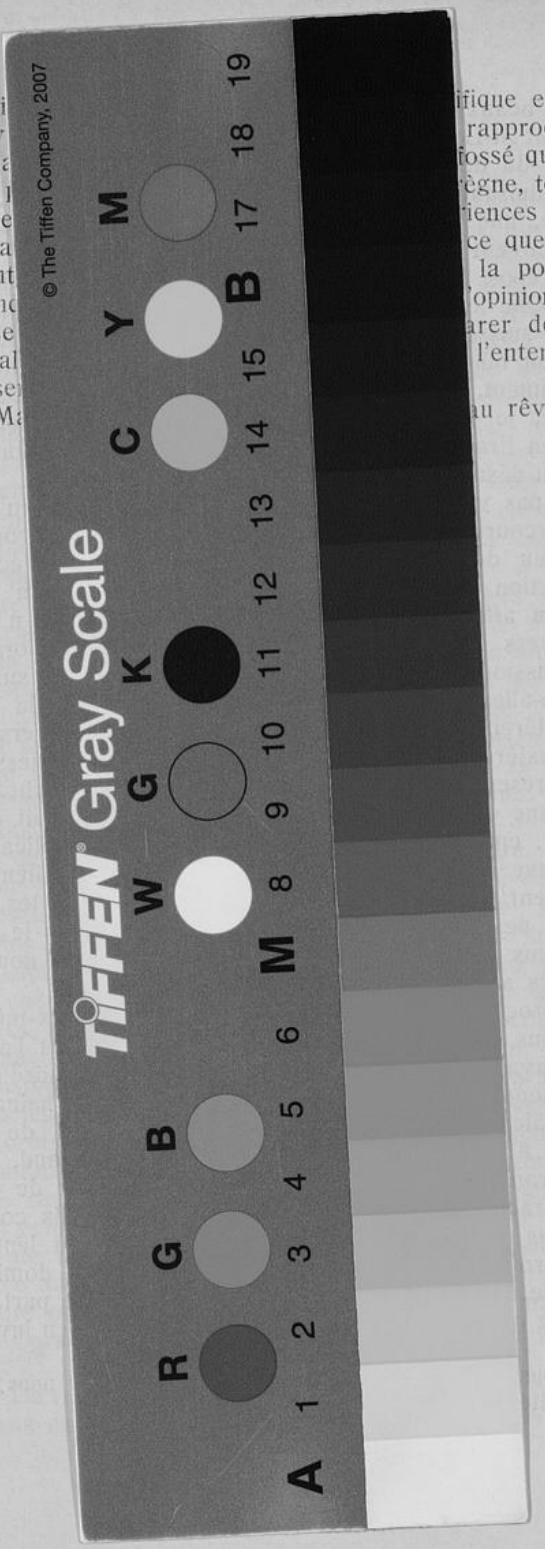
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mes i
Il n'y
des na
deux p
presse
n'a pa
racont
dépend
presse
cordial
réalise

Ma

ifique et paisible patrie.
rapprocher les nations,
fossé qui a la largeur de
ègne, tout dépend de la
fiences personnelles, qui
ce que les journaux lui
la politique étrangère
l'opinion publique. Si la
arer des relations plus
l'entente désirable se

au rêve.



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf